

EUGÈNE IONESCO

Théâtre complet

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR EMMANUEL JACQUART

TOMBO. : 79568



SBD-FELCH-GSP

mf

GALLIMARD

Le théâtre d'Eugène Ionesco est assurément le plus étrange et le plus spontané que nous ait rebélé notre après-guerre. Il n'entend en romancier à personne, ce qui est la chose la moins admissible pour une société faite de sociétés d'engagés volontaires. Il se refuse au romonnement dramatique, et avec tant de naturel qu'il n'y a même pas moyen de voir une « provocation » — ce qui arrangerait tout — dans ce refus. Je connais aussi fort bien — je ne me vante pas, c'est mon métier — les auteurs dramatiques naissants qui annoncent qu'ils vont arrêter net le romonnement dramatique, et qui se mettent aussitôt à romonner, un peu plus grave, ou un peu plus aigu que les autres, simplement. Ils ne s'inquiètent que de surprendre — comme s'il était facile de surprendre! Assis dans mon fauteuil de spectateur ou de lecteur, face à Ionesco, je ne devine jamais d'où partiront les coups ni où ils me toucheront, mais je me sens cible, et je constate avec joie que c'est un tireur aussi habile que le fut Buffalo Bill que j'ai en face de moi. Je ne sais pas s'il a mis au point un « système » pour me toucher si fort, et si juste, et si rapidement — je ne le pense pas, et ne m'en soucie guère : l'heure de l'autoptisie, chérie des notables, viendra pour lui, et il se peut qu'alors le renard présentement vexé trouve « l'explication » et s'en lèche les babines tout au long d'une thèse. Je souhate que la lecture de cette thèse donne à Ionesco autant de joie que son œuvre m'en donne. À lui alors de définir son plaisir.

JACQUES LEMARCHAND.

LA CANTATRICE CHAUVÉ

Anti-père

PERSONNAGES

MONSIEUR SMITH
MADAME SMITH
MONSIEUR MARTIN
MADAME MARTIN
MARY, la bonne
LE CAPITAINE DES POMPIERS

*Claude Mansard,
Pauline Frenay,
Nicolas Baraille,
Simone Mosez,
Odette Barrois,
Henry-Jacques Huet.*

*La Cantatrice chauve a été représentée pour la première fois au théâtre des Noctambules, le 11 mai 1950, par la Compagnie Nicolas Baraille.
La mise en scène était de Nicolas Baraille.*

SCÈNE PREMIÈRE

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, anglais, dans son fauteuil anglais et ses pantoufles anglaises, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite mouffache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, anglaise, recommande des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais¹.

MADAME SMITH : Tiens, il est 9 heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épici-
cier du coin qui est la meilleure...

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Mary a bien cuit les pommes de terre,
cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait
cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Le poisson était frais. Je m'en suis liché
les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait
aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant
la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières
fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux
mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait? D'habitude,
c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te
manque.

M. Smith, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Cependant, la soupe était peut-être un
peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Hal hal hal Elle
avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette
de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'amis
étouffés. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Notre petit garçon aurait bien voulu
boire de la bière, il aimerait s'en mettre plein la lampe, il te res-
semble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille? Mais
moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif
et il l'a bu. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère,
économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la
bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que
du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a
que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux abricots a été formidable. On
aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit
verre de vin de Bourgogne australien mais je n'ai pas apporté
le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise
preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et
mesuré dans la vie.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Mrs. Parker connaît un épicier bul-
gare, nommé Popochev Rosenfeld¹, qui vient d'arriver de
Constantinople. C'est un grand spécialiste en yaourt. Il est
diplômé de l'école des fabricants de yaourt d'Andrinople.
J'irai demain lui acheter une grande marmite de yaourt bul-
gare folklorique. On n'a pas souvent des choses pareilles ici,
dans les environs de Londres.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Le yaourt est excellent pour l'estomac,
les reins, l'appendicite et l'apothéose. C'est ce que m'a dit
le docteur Mackenzie-King qui soigne les enfants de nos
voisins, les Johns. C'est un bon médecin. On peut avoir
confiance en lui. Il ne recommande jamais d'autres médica-
ments que ceux dont il a fait l'expérience sur lui-même.
Avant de faire opérer Parker, c'est lui d'abord qui s'est fait
opérer du foie, sans être aucunement malade.

MONSIEUR SMITH : Mais alors comment se fait-il que le
docteur s'en soit tiré et que Parker en soit mort?

MADAME SMITH : Parce que l'opération a réussi chez le
docteur et n'a pas réussi chez Parker.

MONSIEUR SMITH : Alors Mackenzie n'est pas un bon
docteur. L'opération aurait dû réussir chez tous les deux ou
alors tous les deux auraient dû succomber.

MADAME SMITH : Pourquoi?

MONSIEUR SMITH : Un médecin consciencieux doit mourir
avec le malade s'ils ne peuvent pas guérir ensemble. Le com-
mandant d'un bateau périt avec le bateau, dans les vagues. Il
ne lui survit pas.

MADAME SMITH : On ne peut comparer un malade à un
bateau.

MONSIEUR SMITH : Pourquoi pas? Le bateau a aussi ses
maladies; d'ailleurs ton docteur est aussi sain qu'un vaisseau;
voilà pourquoi encore il devrait périr en même temps que le
malade comme le docteur et son bateau.

MADAME SMITH : Ah! Je n'y avais pas pensé... C'est peut-
être juste... et alors, quelle conclusion en tires-tu?

MONSIEUR SMITH : C'est que tous les docteurs ne sont que
des charlatans. Et tous les malades aussi. Seule la marine est
honnête en Angleterre.

MADAME SMITH : Mais pas les marins.
MONSIEUR SMITH : Naturellement.

Pause.

MONSIEUR SMITH, toujours avec son journal : Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais celui des nouveau-nés ? C'est un non-sens.
MADAME SMITH : Je ne me le suis jamais demandé !

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

MONSIEUR SMITH, toujours dans son journal : Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

MADAME SMITH : Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

MONSIEUR SMITH : Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.
MADAME SMITH : Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

MONSIEUR SMITH : Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par association d'idées !
MADAME SMITH : Dommage ! Il était si bien conservé.

MONSIEUR SMITH : C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !
MADAME SMITH : La pauvre Bobby.

MONSIEUR SMITH : Tu veux dire « le » pauvre Bobby. MADAME SMITH : Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

MONSIEUR SMITH : Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

MADAME SMITH : Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

MONSIEUR SMITH : Elle a des traits réguliers et pourrait on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

MADAME SMITH : Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

MONSIEUR SMITH : Le printemps prochain, au plus tard.

MADAME SMITH : Il faudra sans doute aller à leur mariage.

MONSIEUR SMITH : Il faudra leur faire un cadeau de nocces. Je me demande lequel ?

MADAME SMITH : Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait cadeau à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

MADAME SMITH : C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

MONSIEUR SMITH : Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

MADAME SMITH : Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

MONSIEUR SMITH : Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien !

MADAME SMITH : Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

MONSIEUR SMITH : Bobby et Bobby comme leur parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson, est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

MADAME SMITH : Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson, pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

MONSIEUR SMITH : Oui, un cousin de Bobby Watson.

MADAME SMITH : Qui ? Bobby Watson.

MONSIEUR SMITH : De quel Bobby Watson parles-tu ?

MADAME SMITH : De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson, l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

MONSIEUR SMITH : Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson, la tante de Bobby Watson, le mort.

MADAME SMITH : Tu veux parler de Bobby Watson, le commis voyageur ?

MONSIEUR SMITH : Tous les Bobby Watson sont commis voyageurs.

MADAME SMITH : Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

MONSIEUR SMITH : Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

MADAME SMITH : Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

MONSIEUR SMITH : Le mardi, le jeudi et le mardi.

MADAME SMITH : Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

MONSIEUR SMITH : Il se repose, il dort.

MADAME SMITH : Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

MONSIEUR SMITH : Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

MADAME SMITH, *offensée* : Tu dis ça pour m'humilier ?

MONSIEUR SMITH, *tout souriant* : Tu sais bien que non.

MADAME SMITH : Les hommes sont tous pareils ! Vous restez là, toute la journée, la cigarette à la bouche ou bien vous vous mettez de la poudre et vous fardez vos lèvres, cinquante fois par jour, si vous n'êtes pas en train de boire sans arrêt !

MONSIEUR SMITH : Mais qu'est-ce que tu dirais si tu voyais les hommes faire comme les femmes, fumer toute la journée, se poudrer, se mettre du rouge aux lèvres, boire du whisky ?

MADAME SMITH : Quant à moi, je m'en fiche ! Mais si tu dis ça pour m'embêter, alors... je n'aime pas ce genre de plaisanterie, tu le sais bien !

*Elle jette les chaussettes très loin et montre ses dents.
Elle se lève*.*

MONSIEUR SMITH, *se lève à son tour et va vers sa femme, tendrement* : Oh ! mon petit poulet rôti, pourquoi craches-tu du feu ! tu sais bien que je dis ça pour rire ! *(Il la prend par la taille*

Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, Mme Smith ne montrait pas ses dents, ne jettait pas très loin les chaussettes.

et l'embrasse.) Quel ridicule couple de vieux amoureux nous faisons ! Viens, nous allons éteindre et nous allons faire dodo !

SCÈNE II

LES MÊMES et MARY

MARY, *entrant* : Je suis la bonne. J'ai passé un après-midi très agréable. J'ai été au cinéma avec un homme et j'ai vu un film avec des femmes. À la sortie du cinéma, nous sommes allés boire de l'eau-de-vie et du lait et puis on a lu le journal.

MADAME SMITH : J'espère que vous avez passé un après-midi très agréable, que vous êtes allée au cinéma avec un homme et que vous avez bu de l'eau-de-vie et du lait.

MONSIEUR SMITH : Et le journal !

MARY : Mme et M. Martin, vos invités, sont à la porte. Ils m'attendaient. Ils n'osaient pas entrer tout seuls. Ils devaient dîner avec vous, ce soir.

MADAME SMITH : Ah oui. Nous les attendions. Et on avait faim. Comme on ne les voyait plus venir, on allait manger sans eux. On n'a rien mangé, de toute la journée. Vous n'auriez pas dû vous absenter !

MARY : C'est vous qui m'avez donné la permission.

MONSIEUR SMITH : On ne l'a pas fait exprès !

MARY, *déclate de rire. Puis elle pleure. Elle sourit* : Je me suis acheté un pot de chambre.

MADAME SMITH : Ma chère Mary, veuillez ouvrir la porte et faites entrer M. et Mme Martin, s'il vous plaît. Nous allons vite nous habiller.

Mme et M. Smith sortent à droite. Mary ouvre la porte à gauche par laquelle entrent M. et Mme Martin.

SCÈNE III

MARY, LES ÉPOUX MARTIN

MARY : Pourquoi êtes-vous venus si tard ! Vous n'êtes pas polis. Il faut venir à l'heure. Comprenez-vous ? Asseyez-vous quand même là, et attendez maintenant.

Elle sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins Mary

Mme et M. Martin s'assoient l'un en face de l'autre, sans se parler. Ils se sourient, avec timidité.

MONSIEUR MARTIN (le dialogue qui suit doit être dit d'une voix traînante, monotone, un peu chantante, nullement nuancée*) : Mes excuses, madame, mais il me semble, si je ne me trompe, que je vous ai déjà rencontrée quelque part.

MADAME MARTIN : A moi aussi, monsieur, il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part.

MONSIEUR MARTIN : Ne vous aurais-je pas déjà aperçue, madame, à Manchester, par hasard?

MADAME MARTIN : C'est très possible. Moi, je suis originaire de la ville de Manchester! Mais je ne me souviens pas très bien, monsieur, je ne pourrais pas dire si je vous y ai aperçu, ou non!

MONSIEUR MARTIN : Mon Dieu, comme c'est curieux! Moi aussi je suis originaire de la ville de Manchester, madame!

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux!

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux!... Seulement, moi, madame, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ**.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux! quelle bizarre coïncidence! Moi aussi, monsieur, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ.

MONSIEUR MARTIN : J'ai pris le train d'une demi-heure après 8 le matin, qui arrive à Londres à un quart avant 5, madame.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux! comme c'est bizarre! et quelle coïncidence! J'ai pris le même train, monsieur, moi aussi!

MONSIEUR MARTIN : Mon Dieu, comme c'est curieux! peut-être bien alors, madame, que je vous ai vue dans le train?

MADAME MARTIN : C'est bien possible, ce n'est pas exclu,

* Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, ce dialogue était dit et joué sur un ton et dans un style sincèrement tragiques.

** L'expression « environ » était remplacée, à la représentation, par « en ballon ».

c'est plausible et, après tout, pourquoi pas!... Mais je n'en ai aucun souvenir, monsieur!

MONSIEUR MARTIN : Je voyageais en deuxième classe, madame. Il n'y a pas de deuxième classe en Angleterre, mais je voyage quand même en deuxième classe.

MADAME MARTIN : Comme c'est bizarre, que c'est curieux, et quelle coïncidence! moi aussi, monsieur, je voyageais en deuxième classe!

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux! Nous nous sommes peut-être bien rencontrés en deuxième classe, chère madame!

MADAME MARTIN : La chose est bien possible et ce n'est pas du tout exclu. Mais je ne m'en souviens pas très bien, cher monsieur!

MONSIEUR MARTIN : Ma place était dans le wagon n° 8, sixième compartiment, madame!

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux! ma place aussi était dans le wagon n° 8, sixième compartiment, cher monsieur!

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux et quelle coïncidence bizarre! Peut-être nous sommes-nous rencontrés dans le sixième compartiment, chère madame?

MADAME MARTIN : C'est bien possible, après tout! Mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur!

MONSIEUR MARTIN : À vrai dire, chère madame, moi non plus je ne m'en souviens pas, mais il est possible que nous nous soyons aperçus là, et, si j'y pense bien, la chose me semble même très possible!

MADAME MARTIN : Oh! vraiment, bien sûr, vraiment, monsieur!

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux!... J'avais la place n° 3, près de la fenêtre, chère madame.

MADAME MARTIN : Oh, mon Dieu, comme c'est curieux et comme c'est bizarre, j'avais la place n° 6, près de la fenêtre, en face de vous, cher monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Oh, mon Dieu, comme c'est curieux et quelle coïncidence!... Nous étions donc vis-à-vis, chère madame! C'est là que nous avons dû nous voir!

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux! C'est possible mais je ne m'en souviens pas, monsieur!

MONSIEUR MARTIN : À vrai dire, chère madame, moi non plus je ne m'en souviens pas. Cependant, il est très possible que nous nous soyons vus à cette occasion.

MADAME MARTIN : C'est vrai, mais je n'en suis pas sûre du tout, monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Ce n'était pas vous, chère madame, la dame qui m'avait prié de mettre sa valise dans le filet et qui ensuite m'a remercié et m'a permis de fumer ?

MADAME MARTIN : Mais si, ça devait être moi, monsieur ! Comme c'est curieux, comme c'est curieux, et quelle coïncidence !

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux, comme c'est bizarre, quelle coïncidence ! Eh bien alors, alors nous nous sommes peut-être connus à ce moment-là, madame ?

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! c'est bien possible, cher monsieur ! Cependant je ne crois pas m'en souvenir.

MONSIEUR MARTIN : Moi non plus, madame.

Un moment de silence. La pendule sonne 2-1.

MONSIEUR MARTIN : Depuis que je suis arrivé à Londres, j'habite rue Bronnfeld, chère madame.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! moi aussi, depuis mon arrivée à Londres j'habite rue Bronnfeld, cher monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est curieux, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être rencontrés rue Bronnfeld, chère madame.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux ; comme c'est bizarre ! c'est bien possible, après tout ! mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Je demeure au n° 19, chère madame.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux, moi aussi j'habite au n° 19, cher monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Mais alors, mais alors, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être vus dans cette maison, chère madame ?

MADAME MARTIN : C'est bien possible, mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur.

MONSIEUR MARTIN : Mon appartement est au cinquième étage, c'est le n° 8, chère madame.

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux, mon Dieu, comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! et moi aussi j'habite au cinquième étage, dans l'appartement n° 8, cher monsieur !

MONSIEUR MARTIN, *songeur* : Comme c'est curieux, comme c'est curieux, comme c'est curieux et quelle coïncidence ! vous savez, dans ma chambre à coucher j'ai un lit. Mon lit est couvert d'un édredon vert. Cette chambre, avec ce lit et son édredon vert, se trouve au fond du corridor, entre les waters et la bibliothèque, chère madame !

MADAME MARTIN : Quelle coïncidence, ah mon Dieu, quelle coïncidence ! Ma chambre à coucher a, elle aussi, un lit avec un édredon vert et se trouve au fond du corridor, entre les waters, cher monsieur, et la bibliothèque !

MONSIEUR MARTIN : Comme c'est bizarre, curieux, étrange ! alors, madame, nous habitons dans la même chambre et nous dormons dans le même lit, chère madame. C'est peut-être là que nous nous sommes rencontrés !

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! C'est bien possible que nous nous y soyons rencontrés, et peut-être même la nuit dernière. Mais je ne m'en souviens pas, cher monsieur !

MONSIEUR MARTIN : J'ai une petite fille, ma petite fille, elle habite avec moi, chère madame. Elle a deux ans, elle est blonde, elle a un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie, elle s'appelle Alice, chère madame.

MADAME MARTIN : Quelle bizarre coïncidence ! moi aussi j'ai une petite fille, elle a deux ans, un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie et s'appelle aussi Alice, cher monsieur !

MONSIEUR MARTIN, *même voix traînante, monotone* : Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! et bizarre ! c'est peut-être la même, chère madame !

MADAME MARTIN : Comme c'est curieux ! c'est bien possible, cher monsieur.

Un assez long moment de silence... La pendule sonne vingt-neuf fois.

MONSIEUR MARTIN, *après avoir longuement réfléchi, se lève lentement et, sans se presser, se dirige vers Mme Martin qui, surprise par l'air solennel de M. Martin, s'est levée, elle aussi, tout doucement ; M. Martin a la même voix rare, monotone, vaguement chantante* : Alors, chère madame, je crois qu'il n'y a pas de doute, nous nous sommes déjà vus et vous êtes ma propre épouse... Elisabeth, je t'ai retrouvée !

MADAME MARTIN, *s'approche de M. Martin sans se presser. Ils s'embrassent sans expression. La pendule sonne une fois, très fort. Le*

coup de la pendule doit être si fort qu'il doit faire sursauter les spectateurs. Les époux Martin ne l'entendent pas.

MADAME MARTIN : Donald, c'est toi, darling!

Ils s'assoient dans le même fauteuil, se tiennent embrassés et s'endorment. La pendule sonne encore plusieurs fois. Mary, sur la pointe des pieds, un doigt sur ses lèvres, entre doucement en scène et s'adresse au public.

SCÈNE V

LES MÊMES et MARY

MARY : Elisabeth et Donald sont, maintenant, trop heureux pour pouvoir m'entendre. Je puis donc vous révéler un secret. Elisabeth n'est pas Elisabeth, Donald n'est pas Donald. En voici la preuve : l'enfant dont parle Donald n'est pas la fille d'Elisabeth, ce n'est pas la même personne. La fille de Donald a un œil blanc et un autre rouge tout comme la fille de Elisabeth. Mais tandis que l'enfant de Donald a l'œil blanc à droite et l'œil rouge à gauche, l'enfant d'Elisabeth, lui, a l'œil rouge à droite et le blanc à gauche ! Ainsi tout le système d'argumentation de Donald s'écroule en se heurtant à ce dernier obstacle qui anéantit toute sa théorie. Malgré les coïncidences extraordinaires qui semblent être des preuves définitives, Donald et Elisabeth n'étant pas les parents du même enfant ne sont pas Donald et Elisabeth. Il a beau croire qu'il est Donald, elle a beau se croire Elisabeth. Il a beau croire qu'elle est Elisabeth. Elle a beau croire qu'il est Donald : ils se trompent amèrement. Mais qui est le véritable Donald ? Quelle est la véritable Elisabeth ? Qui donc a intérêt à faire durer cette confusion ? Je n'en sais rien. Ne tâchons pas de le savoir. Laissons les choses comme elles sont. *(Elle fait quelques pas vers la porte, puis revient et s'adresse au public :)* Mon vrai nom est Sherlock Holmes.

Elle sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES sans MARY

La pendule sonne tant qu'elle veut. Après de nombreux instants, Mme et M. Martin se séparent et reprennent les places qu'ils avaient au début.

MONSIEUR MARTIN : Oublions, darling, tout ce qui ne s'est pas passé entre nous et, maintenant que nous nous sommes retrouvés, tâchons de ne plus nous perdre et vivons comme avant.

MADAME MARTIN : Oui, darling.

SCÈNE VII

LES MÊMES et LES SMITH

Mme et M. Smith entrent à droite, sans aucun changement dans leurs vêtements.

MADAME SMITH : Bonsoir, chers amis ! excusez-nous de vous avoir fait attendre si longtemps. Nous avons pensé qu'on devrait vous rendre les honneurs auxquels vous avez droit et, dès que nous avons appris que vous vouliez bien nous faire le plaisir de venir nous voir sans annoncer votre visite, nous nous sommes dépêchés d'aller revêtir nos habits de gala.

MONSIEUR SMITH, furieux : Nous n'avons rien mangé toute la journée. Il y a quatre heures que nous vous attendons. Pourquoi êtes-vous venus en retard ?

Mme et M. Smith s'assoient en face des visiteurs. La pendule souligne les répliques, avec plus ou moins de force, selon le cas.

Les Martin, elle surtout, ont l'air embarrassé et timide. C'est pourquoi la conversation s'annonce difficilement et les mots viennent, au début, avec peine. Un long silence gêné au début, puis d'autres silences et hésitations par la suite.

MONSIEUR SMITH : Hm.

Silence.

MADAME SMITH : Hm, hm.

Silence.
MADAME MARTIN : Hm, hm, hm.

MONSIEUR MARTIN : Hm, hm, hm, hm.

Silence.

MADAME MARTIN : Oh, décidément.

Silence.

MONSIEUR MARTIN : Nous sommes tous enrhumés.

Silence.

MONSIEUR SMITH : Pourrant il ne fait pas froid.

Silence.

MADAME SMITH : Il n'y a pas de courant d'air.

Silence.

MONSIEUR MARTIN : Oh non, heureusement.

Silence.

MONSIEUR SMITH : Ah, la la la.

Silence.

MONSIEUR MARTIN : Vous avez du chagrin ?

Silence.

MADAME SMITH : Non. Il s'emmerde.

Silence.

MADAME MARTIN : Oh, monsieur, à votre âge, vous ne devriez pas.

Silence.

MONSIEUR SMITH : Le cœur n'a pas d'âge.

Silence.

MONSIEUR MARTIN : C'est vrai.

Silence.

MADAME SMITH : On le dit.

Silence.

MADAME MARTIN : On dit aussi le contraire.

MONSIEUR SMITH : La vérité est entre les deux.

Silence.

MONSIEUR MARTIN : C'est juste.

Silence.

MADAME SMITH, *aux époux Martin* : Vous qui voyagez beaucoup, vous devriez pourrant avoir des choses intéressantes à nous raconter.

MONSIEUR MARTIN, *à sa femme* : Dis, chérie, qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ?

MADAME MARTIN : Ce n'est pas la peine, on ne me croirait pas.

MONSIEUR SMITH : Nous n'allons pas mettre en doute votre bonne foi !

MADAME SMITH : Vous nous offenseriez si vous le pensiez.

MONSIEUR MARTIN, *à sa femme* : Tu les offenserai, chérie, si tu le pensais...

MADAME MARTIN, *gracieuse* : Eh bien, j'ai assisté aujourd'hui à une chose extraordinaire. Une chose incroyable.

MONSIEUR MARTIN : Dis vite, chérie.

MONSIEUR SMITH : Ah, on va s'amuser.

MADAME SMITH : Enfin.

MADAME MARTIN : Eh bien, aujourd'hui, en allant au marché pour acheter des légumes qui sont de plus en plus chers...

MADAME SMITH : Qu'est-ce que ça va devenir !

MONSIEUR SMITH : Il ne faut pas interrompre, chérie, vilaine.

MADAME MARTIN : J'ai vu, dans la rue, à côté d'un café, un monsieur, convenablement vêtu, âgé d'une cinquantaine d'années, même pas, qui...

MONSIEUR SMITH : Qui, quoi ?

MADAME SMITH : Qui, quoi ?

MONSIEUR SMITH, *à sa femme* : Faut pas interrompre, chérie, tu es dégoûtante.

MADAME SMITH : Chéri, c'est toi qui as interrompu le premier, muffe.

MONSIEUR MARTIN : Chut. (*À sa femme* :) Qu'est-ce qu'il faisait, le monsieur ?

MADAME MARTIN : Eh bien, vous allez dire que j'invente, il avait mis un genou par terre et se tenait penché.

MONSIEUR MARTIN, MONSIEUR SMITH, MADAME SMITH : Oh!

MADAME MARTIN : Oui, penché.

MONSIEUR SMITH : Pas possible.

MADAME MARTIN : Si, penché. Je me suis approchée de lui pour voir ce qu'il faisait...

MONSIEUR SMITH : Eh bien?

MADAME MARTIN : Il nouait les lacets de sa chaussure qui s'étaient défaits.

LES TROIS AUTRES : Fantastique!

MONSIEUR SMITH : Si ce n'était pas vous, je ne le croirais pas.

MONSIEUR MARTIN : Pourquoi pas? On voit des choses encore plus extraordinaires, quand on circule. Ainsi, aujourd'hui, moi-même, j'ai vu dans le métro, assis sur une banquette, un monsieur qui lisait tranquillement son journal.

MADAME SMITH : Quel original!

MONSIEUR SMITH : C'était peut-être le même!

On entend sonner à la porte d'entrée.

MONSIEUR SMITH : Tiens, on sonne.

MADAME SMITH : Il doit y avoir quelqu'un. Je vais voir. *(Elle va voir. Elle ouvre et revient.)* Personne.

Elle se rassoit.

MONSIEUR MARTIN : Je vais vous donner un autre exemple...

Sonnette.

MONSIEUR SMITH : Tiens, on sonne.

MADAME SMITH : Ça doit être quelqu'un. Je vais voir. *(Elle va voir. Elle ouvre et revient.)* Personne.

Elle revient à sa place.

MONSIEUR MARTIN, *qui a oublié où il en est* : Euh!...

MADAME MARTIN : Tu disais que tu allais donner un autre exemple.

MONSIEUR MARTIN : Ah oui...

Sonnette.

MONSIEUR SMITH : Tiens, on sonne.

MADAME SMITH : Je ne vais plus ouvrir.

MONSIEUR SMITH : Oui, mais il doit y avoir quelqu'un!

MADAME SMITH : La première fois, il n'y avait personne. La deuxième fois, non plus. Pourquoi crois-tu qu'il y aura quelqu'un maintenant?

MONSIEUR SMITH : Parce qu'on a sonné!

MADAME MARTIN : Ce n'est pas une raison.

MONSIEUR MARTIN : Comment? Quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un à la porte, qui sonne pour qu'on lui ouvre la porte.

MADAME MARTIN : Pas toujours. Vous avez vu tout à l'heure!

MONSIEUR MARTIN : La plupart du temps, si.

MONSIEUR SMITH : Moi, quand je vais chez quelqu'un, je sonne pour entrer. Je pense que tout le monde fait pareil et que chaque fois qu'on sonne c'est qu'il y a quelqu'un.

MADAME SMITH : Cela est vrai en théorie. Mais dans la réalité les choses se passent autrement. Tu as bien vu tout à l'heure.

MADAME MARTIN : Votre femme a raison.

MONSIEUR MARTIN : Oh! vous les femmes, vous vous défendez toujours l'une l'autre.

MADAME SMITH : Eh bien, je vais aller voir. Tu ne diras pas que je suis entêtée, mais tu verras qu'il n'y a personne! *(Elle va voir. Elle ouvre la porte et la referme.)* Tu vois, il n'y a personne.

Elle revient à sa place.

MADAME SMITH : Ah! ces hommes qui veulent toujours avoir raison et qui ont toujours tort!

On entend de nouveau sonner.*

MONSIEUR SMITH : Tiens, on sonne. Il doit y avoir quelqu'un.

MADAME SMITH, *qui fait une crise de colère* : Ne m'envoie plus ouvrir la porte. Tu as vu que c'était inutile. L'expérience nous apprend que lorsqu'on entend sonner à la porte, c'est qu'il n'y a jamais personne.

* À la représentation tous les quatre se lèvent ensemble, brusquement, à ce nouveau coup de sonnette, alarmés. Ils se rassolent pendant que M. Smith va ouvrir.

MADAME MARTIN : Jamais.

MONSIEUR MARTIN : Ce n'est pas sûr.

MONSIEUR SMITH : C'est même faux. La plupart du temps, quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un.

MADAME SMITH : Il ne veut pas en démodore.

MADAME MARTIN : Mon mari aussi est très têtue.

MONSIEUR SMITH : Il y a quelqu'un.

MONSIEUR MARTIN : Ce n'est pas impossible.

MADAME SMITH, à son mari : Non.

MONSIEUR SMITH : Si.

MADAME SMITH : Je te dis que non. En tout cas, tu ne me dérangeras plus pour rien. Si tu veux aller voir, vas-y toi-même !

MONSIEUR SMITH : J'y vais.

Mme Smith hausse les épaules. Mme Martin hoche la tête.

MONSIEUR SMITH, va ouvrir : Ah ! how do you do ! (Il jette un regard à Mme Smith et aux époux Martin qui sont tous surpris.) C'est le Capitaine des pompiers !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES POMPIERS

LE POMPIER (*il a, bien entendu, un énorme casque qui brille et un uniforme*) : Bonjour, mesdames et messieurs. (*Les gens sont encore un peu étonnés. Mme Smith, fâchée, tourne la tête et ne répond pas à son salut.*) Bonjour, madame Smith. Vous avez l'air fâché.

MADAME SMITH : Oh !

MONSIEUR SMITH : C'est que, voyez-vous... ma femme est un peu humiliée de ne pas avoir eu raison.

MONSIEUR MARTIN : Il y a eu, monsieur le Capitaine des pompiers, une controverse entre Mme et M. Smith.

MADAME SMITH, à M. Martin : Ça ne vous regarde pas ! (*À M. Smith :*) Je te prie de ne pas mêler les étrangers à nos querelles familiales.

MONSIEUR SMITH : Oh, chérie, ce n'est pas bien grave. Le Capitaine est un vieil ami de la maison. Sa mère me faisait la cour, son père, je le connaissais. Il m'avait demandé de lui donner ma fille en mariage quand j'en aurais une. Il est mort en attendant.

MONSIEUR MARTIN : Ce n'est ni sa faute à lui ni la vôtre.

LE POMPIER : Enfin, de quoi s'agit-il ?

MADAME SMITH : Mon mari prétendait...

MONSIEUR SMITH : Non, c'est toi qui prétendais.

MONSIEUR MARTIN : Oui, c'est elle.

MADAME MARTIN : Non, c'est lui.

LE POMPIER : Ne vous énervez pas. Racontez-moi ça, madame Smith.

MADAME SMITH : Eh bien, voilà. Ça me gêne beaucoup de vous parler franchement, mais un pompier est aussi un confesseur.

LE POMPIER : Eh bien ?

MADAME SMITH : On se disputait parce que mon mari disait que lorsqu'on entend sonner à la porte, il y a toujours quelqu'un.

MONSIEUR MARTIN : La chose est plausible.

MADAME SMITH : Et moi, je disais que chaque fois que l'on sonne, c'est qu'il n'y a personne.

MADAME MARTIN : La chose peut paraître étrange.

MADAME SMITH : Pourtant elle est prouvée, non point par des démonstrations théoriques, mais par des faits.

MONSIEUR SMITH : C'est faux, puisque le Pompier est là. Il a sonné, j'ai ouvert, il était là.

MADAME MARTIN : Quand ?

MONSIEUR MARTIN : Mais tout de suite.

MADAME SMITH : Oui, mais ce n'est qu'après avoir entendu sonner une quatrième fois que l'on a trouvé quelqu'un. Et la quatrième fois ne compte pas.

MADAME MARTIN : Toujours. Il n'y a que les trois premières qui comptent.

MONSIEUR SMITH : Monsieur le Capitaine, laissez-moi vous poser, à mon tour, quelques questions.

LE POMPIER : Allez-y.

MONSIEUR SMITH : Quand j'ai ouvert et que je vous ai vu, c'était bien vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER : Oui, c'était moi.

MONSIEUR MARTIN : Vous étiez à la porte ? Vous sonniez pour entrer ?

LE POMPIER : Je ne le nie pas.

MONSIEUR SMITH, à sa femme, victorieusement : Tu vois ? j'avais raison. Quand on entend sonner, c'est que quelqu'un sonne. Tu ne peux pas dire que le Capitaine n'est pas quelqu'un.

MADAME SMITH : Certainement pas. Je te répète que je te parle seulement des trois premières fois puisque la quatrième ne compte pas.

MADAME MARTIN : Et quand on a sonné la première fois, c'était vous ?

LE POMPIER : Non, ce n'était pas moi.

MADAME MARTIN : Vous voyez ? On sonnait et il n'y avait personne.

MONSIEUR MARTIN : C'était peut-être quelqu'un d'autre ?

MONSIEUR SMITH : Il y avait longtemps que vous étiez à la porte ?

LE POMPIER : Trois quarts d'heure.

MONSIEUR SMITH : Et vous n'avez vu personne ?

LE POMPIER : Personne. J'en suis sûr.

MADAME MARTIN : Est-ce que vous avez entendu sonner la deuxième fois ?

LE POMPIER : Oui, ce n'était pas moi non plus. Et il n'y avait toujours personne.

MADAME SMITH : Victoire ! J'ai eu raison.

MONSIEUR SMITH, à sa femme : Pas si vite. (*Au Pompier :*) Et qu'est-ce que vous faisiez à la porte ?

LE POMPIER : Rien. Je restais là. Je pensais à des tas de choses.

MONSIEUR MARTIN, au Pompier : Mais la troisième fois... ce n'est pas vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER : Si, c'était moi.

MONSIEUR SMITH : Mais quand on a ouvert, on ne vous a pas vu.

LE POMPIER : C'est parce que je me suis caché... pour rire.

MADAME SMITH : Ne riez pas, monsieur le Capitaine. L'affaire est trop triste.

MONSIEUR MARTIN : En somme, nous ne savons toujours pas si, lorsqu'on sonne à la porte, il y a quelqu'un ou non !

MADAME SMITH : Jamais personne.

MONSIEUR SMITH : Toujours quelqu'un.

LE POMPIER : Je vais vous mettre d'accord. Vous avez un peu raison tous les deux. Lorsqu'on sonne à la porte, des fois il y a quelqu'un, d'autres fois il n'y a personne.

MONSIEUR MARTIN : Ça me paraît logique.

MADAME MARTIN : Je le crois aussi.

LE POMPIER : Les choses sont simples, en réalité. (*Aux époux Smith :*) Embrassez-vous.

MADAME SMITH : On s'est déjà embrassé tout à l'heure.

MONSIEUR MARTIN : Ils s'embrasseront demain. Ils ont tout le temps.

MADAME SMITH : Monsieur le Capitaine, puisque vous nous avez aidés à mettre tout cela au clair, mettez-vous à l'aise, enlevez votre casque et asseyez-vous un instant.

LE POMPIER : Excusez-moi, mais je ne peux pas rester longtemps. Je veux bien enlever mon casque, mais je n'ai pas le temps de m'asseoir. (*Il s'assoit, sans enlever son casque.*) Je vous avoue que je suis venu chez vous pour tout à fait autre chose. Je suis en mission de service.

MADAME SMITH : Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur le Capitaine ?

LE POMPIER : Je vais vous prier de vouloir bien excuser mon indiscretion (*très embarrassé*) : euh (*il montre du doigt les époux Martin*)... puis-je... devant eux...

MADAME MARTIN : Ne vous gênez pas.

MONSIEUR MARTIN : Nous sommes de vieux amis. Ils nous racontent tout.

MONSIEUR SMITH : Dites.

LE POMPIER : Eh bien, voilà. Est-ce qu'il y a le feu chez vous ?

MADAME SMITH : Pourquoi nous demandez-vous ça ?

LE POMPIER : C'est parce que... excusez-moi, j'ai l'ordre d'éteindre tous les incendies dans la ville.

MADAME MARTIN : Tous ?

LE POMPIER : Oui, tous.

MADAME SMITH, confuse : Je ne sais pas... je ne crois pas, voulez-vous que j'aille voir ?

MONSIEUR SMITH, reniflant : Il ne doit rien y avoir. Ça ne sent pas le roussi*.

LE POMPIER, désolé : Rien du tout ? Vous n'auriez pas un petit feu de cheminée, quelque chose qui brûle dans le grenier ou dans la cave ? Un petit début d'incendie, au moins ?

MADAME SMITH : Écoutez, je ne veux pas vous faire de la peine mais je pense qu'il n'y a rien chez nous pour le moment. Je vous promets de vous avertir dès qu'il y aura quelque chose.

LE POMPIER : N'y manquez pas, vous me rendriez service.

MADAME SMITH : C'est promis.

LE POMPIER, aux époux Martin : Et chez vous, ça ne brûle pas non plus ?

* Dans la mise en scène de Nicolas Baralle, M. et Mme Martin reniflent aussi.

MADAME MARTIN : Non, malheureusement.

MONSIEUR MARTIN, au Pompier : Les affaires vont plutôt mal, en ce moment!

LE POMPIER : Très mal. Il n'y a presque rien, quelques briques, une cheminée, une grange. Rien de sérieux. Ça ne rapporte pas. Et comme il n'y a pas de rendement, la prime à la production est très maigre.

MONSIEUR SMITH : Rien ne va. C'est partout pareil. Le commerce, l'agriculture, cette année c'est comme pour le feu, ça ne marche pas.

MONSIEUR MARTIN : Pas de blé, pas de feu.

LE POMPIER : Pas d'inondation non plus.

MADAME SMITH : Mais il y a du sucre.

MONSIEUR SMITH : C'est parce qu'on le fait venir de l'étranger.

MADAME MARTIN : Pour les incendies, c'est plus difficile.

Trop de taxes!

LE POMPIER : Il y a tout de même, mais c'est assez rare aussi, une asphyxie au gaz, ou deux. Ainsi, une jeune femme s'est asphyxiée, la semaine dernière, elle avait laissé le gaz ouvert.

MADAME MARTIN : Elle l'avait oublié?

LE POMPIER : Non, mais elle a cru que c'était son peigne.

MONSIEUR SMITH : Ces confusions sont toujours dangereuses!

MADAME SMITH : Est-ce que vous êtes allé voir chez le marchand d'allumettes?

LE POMPIER : Rien à faire. Il est assuré contre l'incendie.

MONSIEUR MARTIN : Allez donc voir, de ma part, le vicaire de Wakefield!

LE POMPIER : Je n'ai pas le droit d'éteindre le feu chez les prêtres. L'évêque se fâcherait. Ils éteignent leurs feux tout seuls ou bien ils le font éteindre par des vestales.

MONSIEUR SMITH : Essayez voir chez Durand.

LE POMPIER : Je ne peux pas non plus. Il n'est pas anglais. Il est naturalisé seulement. Les naturalisés ont le droit d'avoir des maisons mais pas celui de les faire éteindre si elles brûlent.

MADAME SMITH : Pourtant, quand le feu s'y est mis l'année dernière, on l'a bien éteint quand même!

LE POMPIER : Il a fait ça tout seul. Clandestinement. Oh, c'est pas moi qui irais le dénoncer.

MONSIEUR SMITH : Moi non plus.

MADAME SMITH : Puisque vous n'êtes pas trop pressé,

monsieur le Capitaine, restez encore un peu. Vous nous feriez plaisir.

LE POMPIER : Voulez-vous que je vous raconte des anecdotes?

MADAME SMITH : Oh, bien sûr, vous êtes charmant.

Elle l'embrasse.

MONSIEUR SMITH, MADAME MARTIN, MONSIEUR MARTIN : Oui, oui, des anecdotes, bravo!

Ils applaudissent.

MONSIEUR SMITH : Et ce qui est encore plus intéressant, c'est que les histoires de pompier sont vraies, toutes, et vécut.

LE POMPIER : Je parle de choses que j'ai expérimentées moi-même. La nature, rien que la nature. Pas les livres.

MONSIEUR MARTIN : C'est exact, la vérité ne se trouve d'ailleurs pas dans les livres, mais dans la vie.

MADAME SMITH : Commencez!

MONSIEUR MARTIN : Commencez!

MADAME MARTIN : Silence, il commence.

LE POMPIER *toussote plusieurs fois* : Excusez-moi, ne me regardez pas comme ça. Vous me gênez. Vous savez que je suis timide.

MADAME SMITH : Il est charmant!

Elle l'embrasse.

LE POMPIER : Je vais tâcher de commencer quand même. Mais promettez-moi de ne pas écouter.

MADAME MARTIN : Mais, si on n'écouterait pas, on ne vous entendrait pas.

LE POMPIER : Je n'y avais pas pensé!

MADAME SMITH : Je vous l'avais dit : c'est un gosse.

MONSIEUR MARTIN, MONSIEUR SMITH : Oh, le cher enfant!

Ils l'embrassent.*

MADAME MARTIN : Courage.

LE POMPIER : Eh bien, voilà. (*Il toussote encore, puis commence d'une voix que l'émotion fait trembler.*) *Le Chien et Le Bouf*, fable expérimentale : « Une fois, un autre bœuf demandait à un

* Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, on n'embrasse pas le Pompier.

autre chien : " Pourquoi n'as-tu pas avalé ta trompe ? — Pardon, répondit le chien, c'est parce que j'avais cru que j'étais éléphant. " »

MADAME MARTIN : Quelle est la morale ?

LE POMPIER : C'est à vous de la trouver.

MONSIEUR SMITH : Il a raison.

MADAME SMITH, *furieuse* : Une autre.

LE POMPIER : « Un jeune veau avait mangé trop de verre pilé. En conséquence, il fut obligé d'accoucher. Il mit au monde une vache. Cependant, comme le veau était un garçon, la vache ne pouvait pas l'appeler " maman ". Elle ne pouvait pas lui dire " papa " non plus, parce que le veau était trop petit. Le veau fut donc obligé de se marier avec une per-sonne et la maïtre prit alors toutes les mesures édictées par les circonstances à la mode. »

MONSIEUR SMITH : À la mode de Caen.

MONSIEUR MARTIN : Comme les tripes.

LE POMPIER : Vous la connaissiez donc ?

MADAME SMITH : Elle était dans tous les journaux.

MADAME MARTIN : Ça s'est passé pas loin de chez nous.

LE POMPIER : Je vais vous en dire une autre. *Le Coq*. « Une fois, un coq voulut faire le chien. Mais il n'eut pas de chance, car on le reconnut tout de suite. »

MADAME SMITH : Par contre, le chien qui voulut faire le coq n'a jamais été reconnu.

MONSIEUR SMITH : Je vais vous en dire une, à mon tour : *Le Serpent et le Renard*. « Une fois, un serpent s'approchait d'un renard lui dit : " Il me semble que je vous connais ! " Le renard lui répondit : " Moi aussi. — Alors, dit le serpent, donnez-moi de l'argent. — Un renard ne donne pas d'ar-gent ", répondit le rusé animal qui, pour s'échapper, sauta dans une vallée profonde pleine de fraisières et de miel de poule. Le serpent l'y attendait déjà, en riant d'un rire méphistophélique. Le renard sortit son couteau en hurlant : " Je vais t'apprendre à vivre ! " puis s'enfuit, en tournant le dos. Il n'eut pas de chance. Le serpent fut plus vif. D'un coup de poing bien choisi, il frappa le renard en plein front, qui se brisa en mille morceaux, tout en s'écriant : " Non ! Non ! Quatre fois non ! Je ne suis pas ta fille * " »

MADAME MARTIN : C'est intéressant.

MADAME SMITH : C'est pas mal.

MONSIEUR MARTIN, *il serre la main à M. Smith* : Mes félicita-tions.

LE POMPIER, *jaloux* : Pas fameuse. Et puis, je la connaissais.

MONSIEUR SMITH : C'est terrible.

MADAME SMITH : Mais ça n'a pas été vrai.

MADAME MARTIN : Si. Malheureusement.

MONSIEUR MARTIN, *à Mme Smith* : C'est votre tour, madame.

MADAME SMITH : J'en connais une seule. Je vais vous la dire. Elle s'intitule : *Le Bouquet*.

MONSIEUR SMITH : Ma femme a toujours été romantique.

MONSIEUR MARTIN : C'est une véritable Anglaise*.

MADAME SMITH : Voilà : « Une fois, un fiancé avait apporté un bouquet de fleurs à sa fiancée qui lui dit merci; mais avant qu'elle lui eût dit merci, lui, sans dire un seul mot, lui prit les fleurs qu'il lui avait données pour lui donner une bonne leçon et, lui disant : " Je les reprends ", il lui dit au revoir en les reprenant et s'éloigna par-ci par-là. »

MONSIEUR MARTIN : Oh, charmant !

Il embrasse ou n'embrasse pas Mme Smith.

MADAME MARTIN : Vous avez une femme, monsieur Smith, dont tout le monde est jaloux.

MONSIEUR SMITH : C'est vrai. Ma femme est l'intelligence même. Elle est même plus intelligente que moi. En tout cas, elle est beaucoup plus féminine. On le dit.

MADAME SMITH, *au Pompier* : Encore une, Capitaine.

LE POMPIER : Oh non, il est trop tard.

MONSIEUR MARTIN : Dites quand même.

LE POMPIER : Je suis trop fatigué.

MONSIEUR SMITH : Rendez-nous ce service.

MONSIEUR MARTIN : Je vous en prie.

LE POMPIER : Non.

MADAME MARTIN : Vous avez un cœur de glace. Nous sommes sur des charbons ardents.

MADAME SMITH, *tombe à ses genoux, en sanglotant, ou ne le fait pas* : Je vous en supplie.

LE POMPIER : Soit.

MONSIEUR SMITH, *à l'oreille de Mme Martin* : Il accepte ! Il va encore nous embêter.

MADAME MARTIN : Zut.

* Cette anecdote a été supprimée à la représentation. M. Smith faisait seule-ment les gestes, sans sortir aucun son de sa bouche.

* Ces deux répliques se répétaient trois fois à la représentation.

MADAME SMITH : Pas de chance. J'ai été trop polle.

LE POMPIER : *Le Rhume*. « Mon beau-frère avait, du côté paternel, un cousin germain dont un oncle maternel avait un beau-frère dont le grand-père paternel avait épousé en secondes noces une jeune indigène dont le frère avait rencontré, dans un de ses voyages, une fille dont il s'était épris et avec laquelle il eut un fils qui se maria avec une pharmacienne intrépide qui n'était autre que la nièce d'un quartier-maître inconnu de la marine britannique et dont le père adoptif avait une tante parlant couramment l'espagnol et qui était, peut-être, une des petites-filles d'un ingénieur, mort jeune, petit-fils lui-même d'un propriétaire de vignes dont on tirait un vin médiocre, mais qui avait un petit-cousin, casanier, adjutant, dont le fils avait épousé une bien jolie jeune femme, divorcée, dont le premier mari était le fils d'un sincère patriote qui avait su élever dans le désir de faire fortune une de ses filles qui put se marier avec un chasseur qui avait connu Rothschild et dont le frère, après avoir changé plusieurs fois de métier, se maria et eut une fille dont le bisaiëul, chétif, portait des lunettes que lui avait données un sien cousin, beau-frère d'un Portugais, fils naturel d'un meunier, pas trop pauvre, dont le frère de lait avait pris pour femme la fille d'un ancien médecin de campagne, lui-même frère de lait du fils d'un laitier, lui-même fils naturel d'un autre médecin de campagne, marié trois fois de suite, dont la troisième femme... »

MONSIEUR MARTIN : J'ai connu cette troisième femme, si je ne me trompe. Elle mangeait du poulet dans un guépier.

LE POMPIER : C'était pas la même.

MADAME SMITH : Chut!

LE POMPIER : Je dis : «... dont la troisième femme était la fille de la meilleure sage-femme de la région et qui, veuve de bonne heure... »

MONSIEUR SMITH : Comme ma femme.

LE POMPIER : «... s'était remarquée avec un vitrier, plein d'entrain, qui avait fait, à la fille d'un chef de gare, un enfant qui avait su faire son chemin dans la vie... »

MADAME SMITH : Son chemin de fer...

MONSIEUR MARTIN : Comme aux cartes.

LE POMPIER : « Et avait épousé une marchande de neuf-saisons, dont le père avait un frère, maire d'une petite ville, qui avait pris pour femme une institutrice blonde dont le cousin, pêcheur à la ligne... »

MONSIEUR MARTIN : À la ligne morte?

LE POMPIER : «... avait pris pour femme une autre institutrice blonde, nommée elle aussi Marie, dont le frère s'était marié à une autre Marie, toujours institutrice blonde... »

MONSIEUR SMITH : Puisqu'elle est blonde, elle ne peut être que Marie.

LE POMPIER : «... et dont le père avait été élevé au Canada par une vieille femme qui était la nièce d'un curé dont la grand-mère attrapait, parfois, en hiver, comme tout le monde, un rhume. »

MADAME SMITH : Curieuse histoire. Presque incroyable.

MONSIEUR MARTIN : Quand on s'enrhume, il faut prendre des rubans.

MONSIEUR SMITH : C'est une précaution inutile, mais absolument nécessaire.

MADAME MARTIN : Excusez-moi, monsieur le Capitaine, je n'ai pas très bien compris votre histoire. À la fin, quand on arrive à la grand-mère du prêtre, on s'empêtre.

MONSIEUR SMITH : Toujours, on s'empêtre entre les pattes du prêtre.

MADAME SMITH : Oh oui, Capitaine, recommencez! tout le monde vous le demande.

LE POMPIER : Ah! je ne sais pas si je vais pouvoir. Je suis en mission de service. Ça dépend de l'heure qu'il est.

MADAME SMITH : Nous n'avons pas l'heure, chez nous.

LE POMPIER : Mais la pendule?

MONSIEUR SMITH : Elle marche mal. Elle a l'esprit de contradiction. Elle indique toujours le contraire de l'heure qu'il est.

SCÈNE IX

LES MÊMES, avec MARY

MARY : Madame... Monsieur...

MADAME SMITH : Que voulez-vous?

MONSIEUR SMITH : Que venez-vous faire ici?

MARY : Que Madame et Monsieur m'excusent... et ces dames et messieurs aussi... je voudrais... je voudrais... à mon tour... vous dire une anecdote.

MADAME MARTIN : Qu'est-ce qu'elle dit?

MONSIEUR MARTIN : Je crois que la bonne de nos amis devient folle... Elle veut dire elle aussi une anecdote.

LE POMPIER : Pour qui se prend-elle ? (*Il la regarde.*) Oh !
 MADAME SMITH : De quoi vous mêlez-vous ?
 MONSIEUR SMITH : Vous êtes vraiment déplacée, Mary...
 LE POMPIER : Oh ! mais c'est elle ! Pas possible.
 MONSIEUR SMITH : Vous aussi ?
 MARY : Pas possible ! ici ?
 MADAME SMITH : Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça !
 MONSIEUR SMITH : Vous êtes amis ?
 LE POMPIER : Et comment donc !

Mary se jette au cou du Pompier.

MARY : Heureuse de vous revoir... enfin !
 MONSIEUR et MADAME SMITH : Oh !
 MONSIEUR SMITH : C'est trop fort, ici, chez nous, dans les environs de Londres.

MADAME SMITH : Ce n'est pas convenable !...

LE POMPIER : C'est elle qui a éteint mes premiers feux.

MARY : Je suis son petit jet d'eau.

MONSIEUR MARTIN : S'il en est ainsi... chers amis... ces sentiments sont explicables, humains, honorables...

MADAME MARTIN : Tout ce qui est humain est honorable.

MADAME SMITH : Je n'aime quand même pas la voir là... parmi nous...

MONSIEUR SMITH : Elle n'a pas l'éducation nécessaire...

LE POMPIER : Oh, vous avez trop de préjugés.

MADAME MARTIN : Moi je pense qu'une bonne, en somme, bien que cela ne me regarde pas, n'est jamais qu'une bonne...

MONSIEUR MARTIN : Même si elle peut faire, parfois, un assez bon détective.

LE POMPIER : Lâche-moi.

MARY : Ne vous en faites pas !... Ils ne sont pas si méchants que ça.

MONSIEUR SMITH : Hum... hum... vous êtes attendrissants, tous les deux, mais aussi un peu... un peu...

MONSIEUR MARTIN : Oui, c'est bien le mort.

MONSIEUR SMITH : ... Un peu trop voyants...

MONSIEUR MARTIN : Il y a une pudeur britannique, excusez-moi encore une fois de préciser ma pensée, incomprise des étrangers, même spécialistes, grâce à laquelle, pour m'exprimer ainsi... enfin, je ne dis pas ça pour vous...

MARY : Je voulais vous raconter...

MONSIEUR SMITH : Ne racontez rien...

MARY : Oh si !

MADAME SMITH : Allez, ma petite Mary, allez gentiment à la cuisine y lire vos poèmes, devant la glace...

MONSIEUR MARTIN : Tiens, sans être bonne, moi aussi je lis des poèmes devant la glace.

MADAME MARTIN : Ce matin, quand tu t'es regardé dans la glace tu ne t'es pas vu.

MONSIEUR MARTIN : C'est parce que je n'étais pas encore là...

MARY : Je pourrais, peut-être, quand même vous réciter un petit poème.

MADAME SMITH : Ma petite Mary, vous êtes épouvantablement têtue.

MARY : Je vais vous réciter un poème, alors, c'est entendu ? C'est un poème qui s'intitule *Le Feu* en l'honneur du Capitaine.

LE FEU

Les polycandres brillaient dans les bois
 Une pierre prit feu
 Le château prit feu
 La forêt prit feu
 Les hommes prirent feu
 Les femmes prirent feu
 Les oiseaux prirent feu
 Les poissons prirent feu
 L'eau prit feu
 Le ciel prit feu
 La cendre prit feu
 La fumée prit feu
 Le feu prit feu
 Tout prit feu
 Prit feu, prit feu.

Elle dit le poème poussée par les Smith hors de la pièce.

SCÈNE X

LES MÊMES, sans Mary

MADAME MARTIN : Ça m'a donné froid dans le dos...

MONSIEUR MARTIN : Il y a pourtant une certaine chaleur dans ces vers...

LE POMPIER : J'ai trouvé ça merveilleux.

MADAME SMITH : Tout de même.

MONSIEUR SMITH : Vous exagérez....

LE POMPIER : Ecoutez, c'est vrai... tout ça c'est très sub-jectif... mais ça c'est ma conception du monde. Mon rêve. Mon idéal... et puis ça me rappelle que je dois partir. Puisque vous n'avez pas l'heure, moi, dans trois quarts d'heure et seize minutes exactement j'ai un incendie, à l'autre bout de la ville. Il faut que je me dépêche. Bien que ce ne soit pas grand-chose.

MADAME SMITH : Qu'est-ce que ce sera? Un petit feu de cheminée?

LE POMPIER : Oh même pas. Un feu de paille et une petite brûlure d'estomac.

MONSIEUR SMITH : Alors, nous regrettons votre départ.

MADAME SMITH : Vous avez été très amusant.

MADAME MARTIN : Grâce à vous, nous avons passé un vrai quart d'heure cartésien.

LE POMPIER, se dirige vers la sortie puis s'arrête : À propos, et la cantatrice chauve?

Silence général, gêne.

MADAME SMITH : Elle se coiffe toujours de la même façon!

LE POMPIER : Ah! Alors au revoir, messieurs-dames.

MONSIEUR MARTIN : Bonne chance, et bon feu!

LE POMPIER : Espérons-le. Pour tout le monde.

Le Pompier s'en va. Tous le conduisent jusqu'à la porte et reviennent à leurs places.

SCÈNE XI

LES MÊMES, sans le Pompier

MADAME MARTIN : Je peux acheter un couteau de poche pour mon frère, vous ne pouvez pas acheter l'Irlande pour votre grand-père.

MONSIEUR SMITH : On marche avec les pieds, mais on se réchauffe à l'électricité ou au charbon.

MONSIEUR MARTIN : Celui qui vend aujourd'hui un boeuf, demain aura un œuf.

MADAME SMITH : Dans la vie, il faut regarder par la fenêtre.

MADAME MARTIN : On peut s'asseoir sur la chaise, lorsque la chaise n'en a pas.

MONSIEUR SMITH : Il faut toujours penser à tout.

MONSIEUR MARTIN : Le plafond est en haut, le plancher est en bas.

MADAME SMITH : Quand je dis oui, c'est une façon de parler.

MADAME MARTIN : À chacun son destin.

MONSIEUR SMITH : Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux!

MADAME SMITH : Le maître d'école apprend à lire aux enfants, la chatte allaite ses petits quand ils sont petits.

MADAME MARTIN : Cependant que la vache nous donne ses queues.

MONSIEUR SMITH : Quand je suis à la campagne, j'aime la solitude et le calme.

MONSIEUR MARTIN : Vous n'êtes pas encore assez vieux pour cela.

MADAME SMITH : Benjamin Franklin avait raison : vous êtes moins tranquille que lui.

MADAME MARTIN : Quels sont les sept jours de la semaine?

MONSIEUR SMITH : *Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, Saturday, Sunday.*

MONSIEUR MARTIN : *Edward is a clerk; his sister Nancy is a typist, and his brother William a shop-assistant.*

MADAME SMITH : Rôle de famille!

MADAME MARTIN : J'aime mieux un oiseau dans un champ qu'une chaussette dans une brouette.

MONSIEUR SMITH : Plutôt un filet dans un chalet, que du lait dans un palais.

MADAME MARTIN : La maison d'un Anglais est son vrai palais.

MADAME SMITH : Je ne sais pas assez d'espagnol pour me faire comprendre.

MADAME MARTIN : Je te donnerai les pantoufles de ma belle-mère si tu me donnes le cerueil de ton mari.

MONSIEUR SMITH : Je cherche un prétre monophysite pour le marier avec notre bonne.

MONSIEUR MARTIN : Le pain est un arbre tandis que le pain est aussi un arbre, et du chêne naît un chêne, tous les matins à l'aube.

MADAME SMITH : Mon oncle vit à la campagne mais ça ne regard pas la sage-femme.

MONSIEUR MARTIN : Le papier c'est pour écrire, le chat c'est pour le rat. Le fromage c'est pour griffer.

MADAME SMITH : L'automobile va très vite, mais la cuisinière prépare mieux les plats.

MONSIEUR SMITH : Ne soyez pas dindons, embrassez plutôt le conspirateur.

MONSIEUR MARTIN : *Charity begins at home.*

MADAME SMITH : J'attends que l'aqueduc viennois me voie à mon moulin.

MONSIEUR MARTIN : On peut prouver que le progrès social est bien meilleur avec du sucre.

MONSIEUR SMITH : À bas le cirage² !

À la suite de cette dernière réplique de M. Smith, les autres se taisent un instant, stupéfaits. On sent qu'il y a un certain énervement. Les coups que frappe la pendule sont plus nerveux aussi. Les répliques qui suivent doivent être dites, d'abord, sur un ton glacial, hostile. L'hostilité et l'énervement vont en grandissant. À la fin de cette scène, les quatre personnages devront se trouver debout, tout près les uns des autres, criant leurs répliques, levant les poings, prêts à se jeter les uns sur les autres.

MONSIEUR MARTIN : On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

MADAME SMITH : Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut.

MONSIEUR MARTIN : J'aime mieux tuer un lapin que de chanter dans le jardin.

MONSIEUR SMITH : Kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes, kakatoes.

MADAME SMITH : *Quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade.*

MONSIEUR MARTIN : *Quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades.*

MONSIEUR SMITH : Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

MADAME MARTIN : Cactus, coccyx ! cocus ! còcardard ! cochon !

MADAME SMITH : Encaqueur, tu nous encagues.

MONSIEUR MARTIN : J'aime mieux pondre un œuf que voler un bœuf.

MADAME MARTIN, *ouvrant tout grand la bouche* : Ah ! oh ! ah ! oh ! laissez-moi grincer des dents.

MONSIEUR SMITH : Caiman !

MONSIEUR MARTIN : Allons gifler Ulysse.

MONSIEUR SMITH : Je m'en vais habiter ma cagna dans mes cacaoyers.

MADAME MARTIN : Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao.

MADAME SMITH : Les souris ont des sourcils, les sourcils n'ont pas de souris.

MADAME MARTIN : Touche pas ma babouche !

MONSIEUR MARTIN : Bouge pas la babouche !

MONSIEUR SMITH : Touche la mouche, mouche pas la touche.

MADAME MARTIN : La mouche bouge.

MADAME SMITH : Mouche ta bouche.

MONSIEUR MARTIN : Mouche le chasse-mouche, mouche le chasse-mouche.

MONSIEUR SMITH : Escarmoucheur escarmouché !

MADAME MARTIN : Scaramouche !

MADAME SMITH : Sainte Nitouche !

MONSIEUR MARTIN : T'en as une couche !

MONSIEUR SMITH : Tu m'embouches.

MADAME MARTIN : Sainte Nitouche touche ma cartouche.

MADAME SMITH : N'y touchez pas, elle est brisée².

MONSIEUR MARTIN : Sully !

MONSIEUR SMITH : Prudhomme !

MADAME MARTIN, MONSIEUR SMITH : François.

MADAME SMITH, MONSIEUR MARTIN : Coppée.

MADAME MARTIN, MONSIEUR SMITH : Coppée Sully !

MADAME SMITH, MONSIEUR MARTIN : Prudhomme François.

MADAME MARTIN : Espèces de glouglouteurs, espèces de glouglouteuses.

MONSIEUR MARTIN : Mariette, cul de marmite !

MADAME SMITH : Khrishnamourti, Khrishnamourti, Khrishnamourti.

MONSIEUR SMITH : Le pape dérape ! Le pape n'a pas de sou-pape. La soupape a un pape.

MADAME MARTIN : Bazat, Balzac, Bazaine !

